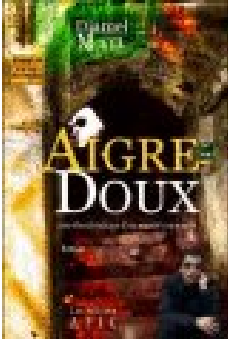


# A i g r e - D o u x

Djamel Mati (extrait)



*DJAMEL MATI, Diplômé en 1975 de l'Institut Hydrométéorologique de Recherche d'Oran, Djamel MATI a intégré l'équipe scientifique de l'Institut de Météorologie et de Physique du Globe d'Alger en 1977, devenu par la suite le Centre de Recherche en Astronomie, Astrophysique et Géophysique. Il y exerce toujours en tant qu'ingénieur en chef. Très tôt, dès les débuts de la micro-informatique (1979), il s'est intéressé aux diverses applications qu'il était possible d'imaginer et de développer. Lorsque le temps lui permet, Djamel MATI participe à des marathons.*

*A ce jour, son parcours littéraire se résume ainsi :*

- En 1998, il est auteur d'un essai "Le bug de l'an 2000 ou la première problématique du troisième millénaire" paru en 1999 à l'Office des Publications Universitaires "O.P.U".*
- Le 25 décembre 2003 il publie son premier roman "sibirkafi.com" ou les élucubrations d'un esprit tourmenté. Sibirkafi.com est le premier livre d'une trilogie fantasmagorique ou... tout juste, une simple fiction du réel, paru aux éditions Marsa.*
- Septembre 2004, "Fada ! Fatras de maux" et son deuxième roman édité chez APIC Editions.*
- Septembre 2005, "Aigre-doux" est son troisième roman et le deuxième volet de la trilogie "les élucubrations d'un esprit tourmenté" chez APIC Editions.*

## **L'ex rue du diable**

Agrippé à la colline rocheuse, le vieux quartier ressemble à un immense escalier mal taillé qui étale ses pieds jusqu'à la mer et la regarde avec désillusion. Les maisons maures, aux arabesques cariées par le temps, tombent en ruine. Accoudées les unes contre les autres, les habitations s'imbriquent et s'incrument sur les marches irrégulières pour éviter de s'effondrer. Un enchevêtrement d'étroites ruelles ombragées relie les vies des habitants de l'antique cité. Le blanc, qui naguère recouvrait tous les murs, a perdu sa virginité. La citadelle s'endeuille tout doucement en s'habillant de gris, le noir est à venir. Cette forteresse, qui a su superposer sur ses fondations les époques et les civilisations, se trouverait-elle soudainement frappée par une malédiction divine ? Les

nostalgiques ont beau chanter ses vestiges, c'est sur ses délabrements qu'il faudrait chialer, plutôt !

Impuissante, la cité agonise lentement. Le ciel pleure sa grisaille sur les vieilles demeures moribondes. La Casbah se meurt sans aucune émotion.

C'est dans une de ces mesures que je me suis réveillé un triste matin, après un long, très long voyage hors du temps. Pour fêter mon retour au bercail, ce jour-là, tous les Dieux du ciel crachaient leur dégoût sur la ville - une manière à eux de me souhaiter la bienvenue, peut-être ! - J'ouvris les yeux comme on ouvre un rideau rouillé d'une vieille échoppe fermée, pour dépôt de bilan, depuis la dernière guerre. Les grincements de mes paupières se retroussant, me firent mal. Le visage penché sur moi était celui d'une femme flottant derrière un écran de fumée. Je redescendis douloureusement les rideaux pour me concentrer de nouveau dans mon obscurité.

À ma deuxième tentative d'émersion, le brouillard s'était dissipé et ma mémoire reconnaissait ce visage. Les lèvres paraissaient si proches qu'elles semblaient vouloir me happer quand sa voix susurrant en play-back :

- Bonjour, mon chéri, te voilà enfin revenu.

Je n'avais ni la force, ni l'envie de lui répondre.

Si ses lèvres, ses cheveux, la couleur de ses yeux ne m'étaient pas inconnus, son timbre de voix par contre demeurerait indéfini. Il était monocorde et décalé. Cette voix métallique ne cessa de parler durant un long moment, mais je restais incapable de décoder la moindre syllabe : les mots se déformaient à peine sortis de sa bouche. " Il faut que je révise aussi mes esgourdes. Y'a comme un problème dans la réception ! " Me disais-je, en essayant de m'accrocher à cette nouvelle vie.

La remontée en surface fut lente et douloureuse, j'ai dû mettre plusieurs jours pour pouvoir quitter le grabat - unique mobilier trônant au milieu de cette non moins unique pièce.

- Dis, et les enfants, ils sont où ? Osais-je lui demander un soir où j'avais retrouvé, enfouis dans mes souvenirs, les visages rieurs de garçons ou de filles qui m'appelaient : " papa ".

- Cela fait bien longtemps que..., heu... enfin, je crois qu'il faut que tu voies un docteur ou un marabout. Mais pour le moment, tu as besoin de repos...

Depuis mon retour, je ne me sens pas bien. Je me suis arraché d'un environnement cauchemardesque, seulement les hallucinations sont toujours là, présentes dans mes rêves et surtout dans mon éveil. Les médecins que j'ai vus n'ont rien compris à mes angoisses, ils m'ont tout simplement bourré de tranquillisants, juste assez pour survivre, mais pas assez pour fuir, fuir un passé flou qui se projette sur un présent et un avenir incertains ! Les pilules au goût acide que j'ingurgite matin et soir me rappellent les vapeurs de chanvre indien qui obscurcissent continuellement mon esprit tourmenté. Il ne se passe pas un instant sans que des fragments d'un étrange vécu surgissent la nuit, dans mon sommeil, pour troubler mon repos et même squatter mes journées oisives. Il m'arrive de ressentir des flash-back qui me renvoient des images subliminales pleines d'effrois et d'anachronismes. Je vois du sable partout, une fumerie isolée mais grouillante d'un monde fait de malades affalés sur des nattes par terre et de médecins vêtus de blouses " vert-kaki " qui ne cessent d'enfumer l'atmosphère de cette cabane. Tous ces personnages semblent parfois se livrer à un combat sans merci et je me retrouve, chaque fois, mêlé à leurs bagarres. " Suis-je au beau milieu d'un champ de bataille où s'affrontent mes cauchemars et mes espoirs, ou bien dans un endroit se trouvant dans une autre vie ? " " Est-ce que les courtes visions qui me viennent de l'intérieur ont existé réellement ou bien est-ce mon esprit qui a complètement disjoncté ? " Voilà les questions que je me pose lorsque je suis en émergence. Par peur, j'évite de sortir de chez moi et reste cloîtré dans ma chambre, refusant d'ouvrir ma porte. À chaque bruit, j'ai l'étrange impression que des personnes méchantes sont revenues me chercher pour me remettre dans le trou béant de mes effrayantes hallucinations, au milieu de ces loques jetées à terre, sur des paillasses.

- Tiens, prends tes calmants, ils vont t'aider à reprendre des forces.

La femme qui m'avait réveillé paraissait bien me connaître, seulement, je n'arrivais toujours pas à la remettre.

- C'est où ici ?

- Voyons, chéri, tu es chez toi.

- Mais c'est où chez moi ?

- La Casbah. Avant, cette venelle s'appelait " la rue du diable". Depuis, les nouveaux responsables de la commune l'ont rebaptisée parce que cela ne faisait pas bien... pour la religion. Maintenant, c'est le point B et nous habitons au numéro 114... Nous sommes au point B 114.

### **L'amphore fracassée.**

Plus tard, je me réveillai avec ces mots dans ma tête : "*Ils ont fracassé l'amphore, les marchands de sable qui hantent mes nuits pour les saupoudrer de sablon, ils l'ont fracassée pour la vider de sa sève ! En voulant trop la secouer ils ont fini par la briser en mille morceaux.*"

Le rêve de cette nuit m'a bouleversé, tant il semblait réel. Même en ouvrant les yeux, j'ai toujours du sable sous les paupières. C'est un songe tout de même étrange : Cette cruche antique était recouverte de fresques évoquant des scènes de vie. En fixant plus attentivement les dessins sur l'amphore, je les voyais s'animer dans un décor triste et un scénario encore plus affligeant. Sous un ciel continuellement gris, les visages des personnes dessinées paraissaient éprouvés, apathiques. Terrorisés, ces gens fuyaient une immense demeure fortifiée pour se cacher à l'extérieur, dans une cabane toute délabrée et enfoncée dans le sable. Autour du château et plus loin aussi, s'étalait le désert. La population en avait marre d'obtempérer, dans un silence hypnotique, aux injonctions et aux orientations des châtelains. Cette plèbe me faisait de la peine, je l'avais rejointe en enjambant mon conscient et je me retrouvais à errer avec elle, tel un fantôme. Depuis mes nombreuses incursions dans le monde onirique, j'avais appris à me déplacer avec une facilité déconcertante qui ne peut se produire que dans les rêves ou les cauchemars, je me mouvais hors des contraintes des distances et du temps. Je franchissais d'une simple foulée les fleuves et les rivières aux relents délétères. Je revoyais les mêmes personnages embarqués sur de frêles radeaux de Méduse qui s'enfuyaient vers des rivages aux contours chimériques, jamais atteints et à perpétuité espérés. D'un saut, je survolais les plaines et les monts, et j'apercevais les mêmes tours de Babel qui enfermaient les rejetons des manants pour leur apprendre à ne plus comprendre et à ne plus s'entendre, dans les minarets-écoles où les marchands de leurres fabriquaient des cerveaux asséchés. Le mensonge contait fleurette à ces jeunes âmes aphasiques allumées d'obscurantisme plus sombre que leurs nuits sans rêves. Ici, les enfants coloriaient

l'espoir en noir pour mieux endeuiller leur avenir, et remplissaient leur pauvre tête de vacuité. Dans ces cauchemars, comme chaque fois, je revisitais les temples où Dieu n'avait plus sa place. Il était parti en laissant ses promesses bafouées par les querelles terrestres savamment orchestrées par les forces machiavéliques. Dans ces contrées médiévales, des fous pharisaïques avaient mis main basse sur tout ce qui touchait à la religion et échappaient à tout contrôle. Même les seigneurs ne pouvaient les arrêter dans leurs oeuvres dogmatisées et terrifiantes. Lorsque le soir très tard, je me trouvais aux alentours du château, je les entendais rire. En m'approchant des meurtrières du donjon, je les voyais festoyer ensemble, châtelains et prêtres, autour de grandes tables débordantes de victuailles arrosées de vin à la couleur et au goût de sang. Les suzerains et leur cour étaient servis par de frêles odalisques. Sur cette amphore, le ciel était continuellement peint en gris ; en enjambant les douves du château, je planais au-dessus des rues et des faubourgs, je regardais les serfs qui tendaient leurs mains ; elles n'avaient plus de lignes. Ces esclaves vivaient leur destin par procuration, les stries sur leurs paumes étaient constamment effacées par des chiromanciennes de malchances. Chaque jour, les murs du fort inexpugnables s'élevaient encore plus, isolant la plèbe des sultans insatiables avides de se régénérer sans cesse sur les malheurs de leurs victimes qui se mouraient inexorablement dans ce purgatoire. Aucune volonté ne les animait, si ce n'est l'espoir de voir une calamité divine les libérer enfin. Cette abnégation s'estompait, parfois, pour laisser parler les rixes contestataires des plus séditieux, des plus téméraires.

*" Ils l'ont fracassée cette amphore dont le bec plonge continuellement dans la mer bleue pour se ressourcer, et le pied chausse le sable chaud du désert pour se rassurer "*

Cette amphore qui ne cesse, depuis la nuit des temps, de recoller ses morceaux dans une agonie sans fin. À force d'être malmenée par les conquêtes du passé, la voilà aujourd'hui réduite en miettes par les gens sortis de sa propre glaise. Triste destin ! Triste fin pour un ustensile sensé assouvir les appétences de ses porteurs ! Mes yeux se mouillent de chagrin à la vue de ce pays qui s'étale, les bras en croix, sur un continent, à la tête chenue, le reste noirci par tant de malheurs. Je suis persuadé que cette contrée de leurres est mienne et je la revois dans mes sommeils dérangés par tous ces habitants de mes nuits.

## **Game over !**

Chimères ! Je me suis réveillé dans un monde de chimères où l'on n'est jamais ce que l'on croit être. Dehors, il pleut l'ennui, sous un ciel de tristesse, sur des gens malheureux. De la fenêtre de ma chambre je les vois marcher, accablés, le coeur tuméfié de colère. Ils brandissent tous des objets noirs dans les mains. " Trop ! C'est trop ! " hurle cette foule.

- Depuis déjà pas mal de temps, ce peuple que l'on croyait réduit à une plèbe de cobayes stériles et anesthésiés n'hésite plus à sortir de sa torpeur pour cracher sa colère.

Ces brailleurs infatigables ont placé leurs espérances au premier rang de leur révolte, raconte ma compagne.

- Pourquoi crient-ils ainsi ?

- ILS nous ont tous déconnectés !

DÉCONNECTES, le mot prend une odeur âpre et sucrée à la fois. Il revêt un sens que je ne comprends toujours pas. ILS nous ont déconnectés de quoi pour nous connecter à quoi ? Une déconnexion impliquerait forcément une connexion sous une autre forme. Le sevrage n'occulte pas la dépendance, il la redirige vers une autre jonction nourricière pour recréer une autre dépendance. Existe-t-il un état intermédiaire entre le " ON " et le " OFF " ? je ne le pense pas. La nature a horreur du vide et l'homme ne peut vivre en l'absence de ces repères : déconnexion, connexion ; faux, vrai ; Mal, Bien ; virtuel, réel. Alors, je crois qu'ils ont compris que nous ne sommes que de simples binaires et ont pris possession de nos interrupteurs pour appuyer à leur convenance sur le bouton " ON/OFF ".

Dans les artères de la vieille ville, cette société de téléguidés, mise sur " OFF ", vocifère, encore et toujours sa contestation : " Trop ! C'est trop ! "

Cela doit faire bien longtemps que j'ai quitté cet endroit, tes choses ont beaucoup changé. Depuis mon retour je ne reconnais plus rien, ni les personnes, ni les lieux, encore moins les comportements. Du moins, je n'arrive plus à les recadrer dans ma mémoire ! Cette fenêtre est la seule perspective qui m'ouvre sur le monde extérieur et me permet de me projeter au dehors. Mais peut-on appeler le reflet d'un miroir, dehors ?

Et quelle perspective ? Cette ouverture, sur le mur délavé par l'ennui, donne une autre dimension à l'unique pièce de forme presque ovale. Nous sommes, ma compagne et moi, comme lovés dans une matrice trop étroite pour nous contenir. Dans mes cauchemars, je tente de me défenster pour essayer de renaître, même prématurément. Seulement, à chacun de mes réveils, je me retrouve recroquevillé et agrippé à la femme avec qui je partage la couche. Et chaque fois mes yeux, mouillés par la peur, parcourent le reste de la chambre pour vérifier si je ne me suis pas encore perdu dans les tourments de mes nuits. Le mur de gauche près de la porte d'entrée, le petit lave-mains avec le miroir sans tain accroché par-dessus, le vieux poste de télévision posé à même le sol, la petite table en bois juste à côté de moi à ma droite, le lit toujours défait occupant presque toute la pièce et cette fenêtre toujours ouverte : comme une invitation à l'évasion !

Ce maigre décor atteste que je n'ai toujours pas quitté cette chambrette, et j'ai le sentiment que ce n'est guère mieux ! Durant la longue période où je me trouvais bloqué à l'intérieur de mes cauchemars ensablés, j'avais tout fait pour rejoindre ce monde, mais je ne suis plus rassuré de le retrouver, maintenant. Dans cette communauté de dérision où l'embrigadement des individus finit par devenir un modèle de fatalité accepté par tous, enfin presque tous... heureusement, il reste quelques irréductibles. Je voudrais tant me faire enrôler par ces résistants contestataires, mais le courage me manque.

Une rumeur confuse monte de la rue. Le grondement de la foule est si fort que je n'arrive pas à fermer la fenêtre. Dehors, la populace ne veut plus s'amuser :

- *Game over ! Game over ?* hurle la foule

Les femmes, aux fenêtres de leur appartement F1<sup>1</sup>, tapent sur leur casserole, les hommes dans la rue tapent sur leurs enfants et les petits, eux se tapent les poubelles de leur vie future. Tous clament :

- *Game over ! game over ?*

---

<sup>1</sup> FI : Codification urbanistique désignant un appartement réservé aux enseignants et aux cadres : F= Foutoir et 1= Un. "Et Un foutoir ! Un !pour monsieur le prof " annonçait-on à la remise des porte-clés du logement, les clés et le reste de la maison, eux arrivaient bien des années plus tard, d'où l'appellation de FI. Surtout à ne pas confondre avec Formule Un.



La société entière s'interroge sur ce coup du sort provoqué. Les autorités ont décidé d'interdire les paraboles.

Le communiqué est tombé comme le couperet de la guillotine sur la nuque du condamné : " À partir de maintenant, plus de réception satellite, plus de paraboles, plus de connexion, plus de programmes télévisés ! "

Dorénavant, sur les écrans, l'image grenée de petits points noirs et blancs, crépitera comme les perspectives monochromes des téléspectateurs.

- *Game over ! game over ?* gronde le peuple. Comment va-t-il se sevrer, ce peuple, sans parabole ?

Ils ne verront plus de publicité. C'est grâce à elle que les gens s'alimentent. C'est à partir de leur tube cathodique qu'ils s'empiffrent de plats surgelés, de desserts glacés et même de nourriture pour chiens. " Ah ! La nourriture pour chien. " Il y en a même qui invitent les voisins, les amis ou la famille autour d'un repas télévisé. Ils se mettent autour de la table vide de la salle à manger face à la télé et salivent en communion devant les mets alléchants étalés par des présentatrices... aussi alléchantes. Ils se confectionnent des menus en zappant sur les chaînes de télévision à spécialités culinaires.

Et le " télé-achat ", " Ah ! Le télé-achat ". Comment vont elles faire leurs emplettes imaginaires ces braves ménagères au porte-monnaie troué ? Comment pourront-elles rêver de cet appareil magique qui casse les oeufs, tout seul, pendant que les chères maîtresses de maison continuent à se faire les ongles. " Ah ! Le télé-achat "

Les gens ne riront plus jamais des blagues où on tourne les téléspectateurs en dérision, " Ah ! Ah ! Ah ! Les bonnes blagues ". Le rire est une thérapie parfaite... dont se nourrissent les pauvres miséreux. Durant ce bref instant désopilant, ils se sentent heureux... un peu, mais heureux. Même si c'est d'eux mêmes qu'ils se marrent. " Ah ! Ah ! Ah ! La bonne blague ! "

Ils ne savoureront plus jamais de films. Ces films du soir très tard, ceux que l'on dit ne jamais regarder, mais que l'on ne rate en aucun cas. Ces films qui libèrent les instincts à défaut de libérer les esprits. Qu'importe la manière pourvu qu'ils prennent leur pied ! " Ah ! Ces films, encore de ces films, s'il vous plait ". Et les jeux. " Ah ! Les jeux-télé ",



tous les jeux où ils regardent, envieux, les autres gagner des voyages, " Ah ! Les voyages pour ailleurs ", pour s'enfuir très loin ou si près, mais surtout ailleurs ! Parfois, ces autres repartent avec une voiture neuve, " Ah ! La belle voiture ". Il y a aussi ceux qui gagnent de l'argent, beaucoup d'argent, " Ah ! L'odeur de l'argent. Ah ! Ces merveilleux jeux qui miroitent l'espoir et, parfois même, font croire qu'il y a un Dieu plus clément ". Les jeux aussi c'est fini, terminé. De tout cela, plus rien !

*Tu ne saliveras point !*

*Tu n'achèteras point !*

*Tu ne riras point !*

*Tu ne fantasmeras point !*

*Tu n'espéreras point!*

Dictait le communiqué dictatorial.

*Game over ! Game over ?* Répondait la masse entière.

Durant des jours, les manifestations se poursuivent dans toutes les villes du pays. Les gens munis de leur télécommande devenue stérile s'égosillent en brandissant l'objet de leur désir transformé en outil de frustration.

- *Game over ! Game over ? scandaient les débranchés, le doigt appuyé désespérément sur le bouton " ON " de la zapette<sup>2</sup>.*

Devant la menace grandissante, les pouvoirs décrètent l'état d'urgence et emploient les grands moyens pour éradiquer cette révolte naissante. Les brigades antiémeutes sont mobilisées. Elles chargent les contestataires à coups de matraque.

- *Game yamek<sup>3</sup> ! Dine yamek<sup>4</sup> !* chantait la cavalerie en cognant sur les têtes aux cerveaux sucés des manifestants sevrés.

---

<sup>2</sup> Zappette : Objet magique de couleur souvent noire qui permet de voyager; manger, s'habiller; s'aimer et surtout jouer sans bouger de votre chaise. (Appelée aussi télécommande) Les Prives de la zappette : personnes n'ayant aucune permission, ni droit de choix de programmes. A ne pas confondre avec les zappeurs : ILS.

<sup>3</sup> Game yamek : Joue Ta Mère. A ne pas confondre avec N.T.M. qui lui veut dire : Nourris la Mère on Nage Ta Mer

<sup>4</sup> *Dine yamek : Maudite... soit la religion de ta mère.*

Les camions-citernes arrosent la horde frondeuse d'un liquide urineux et quand les réservoirs se vident, les camionneurs, debout sur les marchepieds de leur engin, déboutonnent leur braguette pour finir soigneusement leur besogne. On procède à des arrestations en masse à l'aide de masses pour bien masser les masses et les mettre à la masse.

- *Game over ? Game over !* finit par murmurer la masse lasse, trop lasse...

Pins tard lorsque les " privés de la zapette " s'écrouleront, plus de découragement que de fatigue, on éteindra toutes les lanternes de leur espoir pour leur faire peur dans le noir. Bien sûr, ILS les reconnecteront. ILS appuieront sur le bouton " ON " et toute la nation s'endormira ou se réveillera, encore une fois, dans une léthargie profonde. Plus loin, beaucoup plus loin, de l'autre côté de l'horizon, des lumières s'allument, les autres pays s'éveillent. " Game is over. "